

lieux et couraient les boucans, nous avons consacré nos veilles, nos sueurs à un travail de lutte acharnée, de combat contre les éléments envahisseurs, et on nous accuserait aujourd'hui!

Et qui donc ?

Ah, parlons-en : parlez, parlez de foi, parlez de pureté du foyer, parlez d'honneur, parlez de respect intime à notre calomniateur!

Vous y perdrez votre temps.

Hypocrite et sépulcre blanchi vous êtes et vous resterez.

Après ces quelques lignes felleuses et empestées contre notre œuvre, vous avez beau vous écrier dans un numéro suivant :

Quel beau spectacle va se renouveler cet après-midi!

On va voir des milliers d'hommes, femmes et enfants " faire les stations," c'est-à-dire visiter à peu près tous les repaires de la ville.

Il n'y a rien qui impressionne les Protestants comme ce défilé silencieux et solennel.

Arrière, profanateurs !

Il n'y a rien qui dégoûte les Protestants comme de voir la religion catholique sous l'égide des gens aux mains sales, voilà ce qui rabaisse à leurs yeux les catholiques.

Lorsqu'ils ont vu transformer en petite chapelle l'officine de certain journal où se brocantaient les pots-de-vin, laïques et ecclésiastiques la honte leur est montée aux lèvres, non pas pour eux, mais pour nous.

Le voilà le mal, la voilà la ruine de l'élément français !

Que les vrais coupables comparaissent donc une bonne fois à la barre de l'opinion publique.

DUROC.

## LE ROLE DE LA PRESSE

Il s'est fait beaucoup de tapage à Paris à propos du discours de M. Brunetière, à l'Académie, où celui-ci a fort malmené la presse contemporaine en lui refusant tout mérite littéraire.

Monsieur Brunetière est ce que l'on appelle en anglais un essayiste. Directeur de la *Revue*

*des Deux Mondes*, par suite des escapades de Buloz, il pontifie dans la revue à couverture saumon, où s'empilent les gloires académiques.

La littérature journalistique courante n'a, pour lui, point d'appas, aussi s'est-il exprimé comme suit sur son compte :

" Les journalistes ne se trompent pas, a-t-il dit, quand ils croient qu'ils n'écrivent pas plus mal, ou qu'ils écrivent mieux que beaucoup d'hommes qui se disent de lettres : j'en appelle aux lecteurs de Ponson du Terrail et de Pigault-Lebrun ! Pour les incorrections qui leur échappent dans la rapidité d'une improvisation continue, les néologismes dont ils abusent, les métaphores inattendues qu'on leur a si souvent reprochées, je n'y vois rien non plus qui les distingue de tant d'écrivains ; et quand il leur en échapperait encore davantage, vous le savez, messieurs, c'est le jargon moderne dont vous efforcez d'arrêter les progrès menaçants, mais qui règne, — doit-on le dire ? — à la tribune comme au barreau ; non seulement là, mais au théâtre, mais dans le roman, comme dans la presse même, et jusque dans la poésie.

" Mânes de Racine, fantômes errants de Lamartine et d'Hugo, que diriez-vous si vous pouviez parler ? et où, dans quelle autre enceinte, vous réfugiiez-vous si je lisais ici quelques-uns de ces vers inégaux, polymorphes et invertébrés, qu'admirent aujourd'hui nos jeunes gens ? Sur quelques poètes et quelques romanciers, — dont on serait tenté de croire qu'ils font consister le grand secret de l'art à n'être entendus que de la cabale, ou d'eux-mêmes, et d'eux seuls, — nos journalistes ont à tout le moins cet avantage d'être toujours tenus de se faire comprendre, et que le premier mérite qu'on exige d'eux, c'est la clarté.

" Mais comment y réussissent-ils ? de quelle manière ? à quel prix ? et s'il faut trop souvent commencer par mettre leur langage au ton de celui de la foule ? ou, pour guider l'opinion, s'ils doivent en essayer d'abord et en flatter les pires caprices, qu'y a-t-il de moins littéraire ? Je les prie de me bien entendre... Comme l'orateur politique, c'est aux intérêts et aux passions qu'il faut que le journaliste s'adresse ; et nos passions ou nos intérêts, mais surtout les moyens de les satisfaire, n'ayant rien que d'instable et de quotidiennement changeant, c'est ainsi que la presse est devenue l'esclave de l'actualité. Elle ne nous donne et nous ne lui demandons que des informations. Si le vaudeville qu'on jouait hier n'est qu'une insigne platitude, nous voulons pourtant qu'on nous en parle, — afin de n'y pas aller voir, — et nous ne permettons pas que le feuilletoniste se dérobe en considérations sur le théâtre de Favart ou de Collé.

" Nous ne souffrons pas que le chroniqueur nous fasse tort des moindres détails du crime ou du procès